

# 5e concours de nouvelles du blog Aproposdecriture

septembre 2016



**1er : Damien NOWOWIEJSKI : Le temps qui m'attend**  
**2e : Aymeric BONNAZ : L'illusion du temps**  
**3e : Claire-Isabelle TEILLAGORRY : Dernières volontés**

## *Le temps qui m'attend (Damien NOWOWIEJSKI)*

6 juin 1944. 3 h 25. Quelque part au-dessus de la Manche.

Comme les autres, je trépigne. Nous sommes 18 dans le C47 à attendre notre tour pour sauter sur la Normandie. Chacun tue le temps comme il peut. Davis fume cigarette sur cigarette. Bo Marshall s'amuse à lancer des boulettes de papier sur Redman assis juste en face de lui. La plupart d'entre nous rient.

Moi, je pense à l'avenir que j'imagine radieux.

J'ai vingt ans. Le temps de battre les Boches, j'en aurai probablement vingt et un tout au plus. Je m'engagerai sûrement dans la police, comme Papa. La fierté dans ses yeux quand je lui dirai ça. Son fils unique, héros de guerre et officier de police.

À trente ans, je serai probablement inspecteur. Je me vois déjà, nettoyant ma Ford Coupe devant ma maison toute neuve, deux ou trois enfants courant autour de moi en jouant à chat. Ma femme préparerait des cookies lorsque nous rentrerions.

À quarante ans, les premières traces de grisaille apparaîtront dans mes cheveux. Les enfants seront à l'université que je leur aurai payée. Ma femme et moi pourrons retourner au cinéma, revoir Bogart dans *Casablanca* ou *La Grande évasion*. Ou dîner en tête à tête et après le repas, se promener main dans la main le long des plages de Malibu.

À cinquante ans, nous serons d'heureux grands-parents. Mon fils aîné, que j'aurais appelé John, comme mon père, nous présentera notre premier petit fils. Il l'aura appelé William, comme moi. Remplis de fierté, nous regarderons notre famille s'agrandir au rythme des naissances. Je ferai le récit des batailles auxquelles j'aurai participé à mes petits-enfants qui diront à leurs amis : « Gran'Pa Will, c'est un héros ».

À soixante ans, j'aurai pris une retraite bien méritée de la police. Je contemplerai les photos de journaux vantant les exploits de l'inspecteur Will King, vétéran de la guerre et terreur de la pègre californienne. Peut-être me lancerai-je dans une carrière politique, devenant procureur du comté, afin de nettoyer toute la racaille qui gangrène Malibu et la région de Los Angeles.

À soixante-dix ans, patriarche d'une grande famille à laquelle se seront rajoutés les époux et épouses de mes petits-enfants, je goûterai au bonheur d'une vie bien remplie. Remplie de gloire de succès et d'amour. Je pense que je m'éteindrai un jour tout doucement, dans mon lit, bien au chaud. Mes proches me pleureront et diront à quel point j'étais bon mari, bon père. Un homme honnête, juste et droit. J'aurais eu une belle vie. Merci mon Dieu.

Steinbeck me tape sur l'épaule. C'est l'heure. Sus aux Boches.

6 juin 1944. 5 h 22. Près du village de Sainte-Mère-Église

Je n'ai plus le temps.

Je suis allongé sur le dos, à regarder le soleil percer la nuit de Normandie. J'entends le Doc qui crie qu'on lui apporte sa trousse. Il me dit que ça va aller, qu'il va me retaper.

Je n'ai plus le temps. J'ai froid, j'ai peur, je pleure. Je pleure ma vie rêvée gâchée. À peine

commencée, elle prend déjà fin. Pas de police comme Papa. Pas de femme, d'enfants ou de petits-enfants. Pas de récits glorieux racontés au coin du feu. Pas d'articles de journaux vantant mes exploits.

Je n'ai plus le temps. Je suis en train de crever là, tout seul dans un pays étranger, pour sauver des bouffeurs de grenouilles que je ne connais pas. Pourquoi mon Dieu ? Pourquoi me priver d'une vie qui s'annonçait si belle ? J'ai froid.

Je vais fermer les yeux un moment même si le toubib ne veut pas. Qu'il aille au diable. Je suis bien là.

Finalement, j'ai peut-être un peu le temps.

## *L'illusion du temps* (Aymeric Bonnaz)

Ma vie fut longue et bien remplie, source de douceurs et de chagrins, d'âpres longueurs et facéties du destin. A présent, au crépuscule de mon existence, il est l'heure d'inscrire à jamais le récit de ma vie.

La fenêtre s'ouvre. Posant ma plume sur son reposoir, je me lève à grande peine de mon dossier, la douleur à ma jambe gauche se réveillant. Les affres de la vieillesse ! En me dirigeant en direction de la fenêtre, j'entends à présent une étrange clameur, lointaine. Un attroupement de jeunes sans nul doute. Fermée. Reprenons là où nous nous sommes arrêtés. Plongeant la pointe de ma plume dans l'encrier, j'accouche les lignes suivantes.

Ma vie est sans nulle doute dérisoire mais elle me semble digne d'être racontée, une trace fugace d'un passé oublié. En espérant que quelqu'un trouvera sous les débris de ma demeure ces quelques feuillets. Suprême vanité, j'en conviens aisément.

Reprenant ma respiration, souffreteuse à cause de l'état catastrophique de mes poumons, j'inspecte à la lueur de ma bougie l'intérieur de mon bureau. Un détail retient mon attention, une étrange tâche brune proche de la bibliothèque que je n'avais pas remarquée précédemment. Je m'en occuperai plus tard. Je naquis en 1892 dans un petit village du Contentin, près de Cherbourg dont le nom était Octeville-l'Avenel. Mes parents étaient paysans comme l'étaient leurs parents avant eux. La vie était dure mais mon enfance fut, je le crois, plutôt heureuse et insouciante. Un jour, j'eus même l'heureux hasard de découvrir un jour au marché un vieux livre abimé racontant l'histoire des grands pionniers de l'alpinisme.

Lorsque la mobilisation fut décrétée le 2 août 1914, j'accomplissais mon service militaire et faisais partie des premiers hommes à être expédiés au front. La guerre, une chose dont je n'aime pas parler et je n'ai pas aimé y prendre part. Malgré sa brièveté, elle me laissa un goût amer. Ironie du destin que les plus douloureuses épreuves puissent faire naître les plus précieuses rencontres.

Emile, mon cher ami Emile, nous nous rencontrâmes dans le wagon qui nous conduisait à la frontière. Je me rappelle de sa chevelure brune, de ses yeux verts, si expressifs. Il me rendit les affres de la guerre supportables.

Malgré la mort omniprésente, nous étions immortels tant que nous ne faisons qu'un. La guerre finit, les combats laissèrent place à la victoire et les temps de paix.

La fenêtre s'ouvre de nouveau, le vent sans nul doute. Je m'apprête à la fermer quand je réentendis la même clameur que la dernière fois mais légèrement augmentée comme si l'attroupement s'était rapproché. Mon ouïe n'est plus ce qu'elle fut autrefois, je dois me tromper. Avant de rejoindre le confort de mon dossier, je m'approche de la tâche brune. Une sorte de pâte fine semble recouvrir le mur à cet endroit. La texture est indéfinissable. Rien d'important.

Reprenons. La guerre finie, je fus atteint d'un mal qui me cloua au lit pendant des mois, m'empêchant de me mouvoir. La fièvre achevant de m'entraver, je faillis passer de vie à trépas. On mourrait jeune autrefois, il était fréquent que la jeunesse s'interrompe de la sorte. Emile fut un soutien inestimable dans ses moments difficiles. Il se présentait tous les jours de la semaine pour prendre de mes nouvelles dans le but de me réconforter. Il me racontait qu'une fois rétabli, nous fonderions une entreprise de tracteurs agricoles. Après tout, il était en relation avec Henri Bauchet qui s'était démarqué en mettant au point le premier prototype viable. La France rurale allait se motoriser. Nous allions faire fortune, lui le fils d'instituteur influent, moi le fils d'agriculteur indigent. Ce rêve, nous le caressions du doigt et par miracle, je me remis de la paralysante maladie qui m'affectait.

Ma douloureuse jambe ne me laissera donc jamais en paix. Je devrais sans doute faire réajuster mon traitement auprès du docteur Newman. Ces jeunes, il n'y a donc aucun moyen d'être en paix pour écrire. Reprenons malgré ces nuisances sonores.

Le jour de ma sortie, le cœur plein d'espoir, je m'échappai de l'hôpital. Ce jour-là, ma vie bascula. Les portes passées, mon attention fut irrémédiablement attirée pour un attroupement au bord de la route. Le corps sans vie d'un homme écrasé, la cage thoracique enfoncée par une automobile, gisait sur la chaussée, immobile. Cet homme était Emile.

Je suis incapable d'exprimer les sentiments qui me submergèrent à cet instant, le temps s'était comme figé. A l'instant précédent, la vie nous tendait une main charitable. A présent, le destin me rendait l'existence insupportable. Ses magnifiques yeux verts fixes, marqués d'une horrible expression de terreur se fermèrent pour l'éternité.

Des larmes coulent sur le papier, se mélangeant avec l'encre fraîche des derniers mots tracés.

Un cri déchirant retentit, me glaçant le sang. Un son dont je ne saurais dire s'il est humain. Un réflexe, une altercation, impossible de dire. Cela semble venir du palier, la porte seule me séparant de la source. La tâche couvre maintenant un large pan de mur pendant que le bruit de la grande foule extérieure se rapproche. Cela ne ressemble pas à ce que j'ai pu penser de prime abord. Ne pas y penser, surtout ne pas y penser. Mon imagination doit me jouer des tours.

Après la mort impromptue d'Emile, je ne pouvais demeurer une seconde de plus dans cet environnement si déplaisant à mon corps. Du jour au lendemain, parti sur les routes, les chemins, les sentiers, les pistes, je marchais, la tête loin des réalités de ce monde qui m'avait rejeté, ne m'arrêtant que pour dormir et me sustenter. Je parcouru les forêts enneigées de la sainte Russie tsariste, j'arpentai les rizières de Mandchourie et du Yuan, j'escaladai l'un des plus hauts sommets de l'Himalaya, l'Annapurna. Difficile d'estimer le nombre d'années, de décennies durant lesquelles j'errai hors du monde et de l'histoire.

La douleur de ma jambe m'arrache brusquement un cri, le sang giclant de ma bouche, me coupant du même coup la respiration. Que se passe-t-il ? Quelles sont donc ces personnes qui hurlent à présent dehors ? Je remarque que la tâche recouvre le mur face à moi, couleur brune si particulière, si étrange mais pourtant familière. Un liquide rougeâtre coule à présent, se répandant abondamment sur le sol. Est-ce la fin ? Je dois continuer, ne pas me laisser soustraire à mon écriture. Ne pas y prêter attention. Cela n'existe pas. Mon esprit fatigué doit inventer ces phénomènes. Je me blessai en redescendant du plateau du Népal.

Un hurlement me brise les tympans. La porte de bois s'ouvrit avec fracas, libérant une aveuglante lumière blanche.

Le souffle coupé. Un homme à genoux me hurle dessus, me claque le visage, tentant de me sortir de ma torpeur. Il est habillé en uniforme militaire et il semble que je sois couché dans la boue, le sol étant recouvert de sang. Que se passe-t-il ? La douleur est intense et m'étreint le cœur. Le crépitement de la mitraille répond au mugissement des hommes partant à l'assaut.

« Qui êtes vous ?, ne reconnaissant pas mon interlocuteur.

- Mais c'est moi, Emile », répond-il, inquiet.

J'essaye de me relever. Epouvanté, je vis les restes en lambeaux de mes jambes éventrées, probablement par l'impact d'un obus. Difficile de parler, de garder les yeux ouverts. Adieu mon cher Emile.

## ***DERNIÈRES VOLONTÉS*** (Claire-Isabelle Teillagorry)

Il ne reste pas beaucoup de temps. Il ne sait pas combien exactement. Peut-être cinq minutes ? Une minute ? Pour lui, le compte à rebours a commencé.

Il se tient droit, immobile et fier. Son beau visage, luisant de sueur, est inexpressif. Il ne veut surtout pas qu'ils sachent qu'il a peur. Il sent leurs regards. Certains proches, d'autres dans la foule. Il ne veut pas savoir ce qu'ils pensent de lui. Il s'est tenu à l'écart du bruit du monde pendant des semaines. Il n'a pas eu le choix.

À présent, il se tient là, debout devant cette foule. Et il a peur. Il regrette tout ce qu'il a pu dire. Il aimerait effacer tous ses mots. Ne pas avoir à assumer. Il est trop jeune ! Il ne savait pas... Il sent la brise du soir effleurer ses jambes et ses bras, humide et chaude. Il pense au souffle de la foule. Elle ondule. Des vagues. Il frissonne.

La peur.

Elle l'a saisi dès son arrivée en ce lieu. Il pensait que ce serait impressionnant. Il ne savait pas qu'il aurait à affronter les cris, l'agitation, les mains qui veulent le saisir, les regards qui le jugent. Ils l'ont isolé pour le préparer et il a cru qu'il allait vomir. Mais ils l'ont fixé de leurs regards inflexibles. *Tu savais que ce jour arriverait.* Il peut voir la résolution dans leurs yeux.

Deux minutes. Il se force à respirer calmement. Expiration. Inspiration. Dans deux minutes son destin sera scellé.

Il entend son nom. La foule hurle. Il ferme les yeux.

S'enfuir. Partir loin où il n'y a pas d'horizon. Trouver le point précis où la terre devient ronde. Il veut redevenir enfant. Voir les yeux de sa mère lui dire qu'il est aimé. Se blottir dans les bras de son père. Respirer profondément. Sentir la terre. Son odeur lourde et capiteuse. Fouler la savane. Le sable nu sous ses pieds. Les longues herbes contre ses mollets. Retrouver cette joie primitive. La liberté sans concession. Courir comme un félin. Ne jamais vouloir s'arrêter. Ne plus pouvoir respirer. S'endormir sous l'acacia. Des pluies d'étoiles dans la nuit brûlante.

Un homme arme le pistolet. Le dé clic résonne comme un glas. Il ne veut pas y penser. Il ne doit pas y penser. Ce sera bientôt terminé. Dans quelques secondes, il sera parti.

Il ne sent plus ses mains. Expirer. Inspirer.



L'homme aboie des ordres. Il se meut machinalement. Se place à l'endroit précis où ils veulent qu'il soit. Avoir peur maintenant est inutile. Il est déjà trop tard. Il pense à l'après. Il se demande comment ce sera. Il doute d'être prêt.

Attendez ! Il voudrait les retenir à présent. Retarder ce moment. Il n'a pas dit à Kayla qu'il l'aimait ! Et ses chaussures ! Elles sont ridicules ses chaussures ! Il n'y arrivera jamais avec ces chaussures ! Il voudrait les enlever. Les jeter au loin. Se rebeller. Les larmes ne sont plus très loin.

Un silence de mort. À peine le bruissement de la foule. Son cœur bat. Encore. Trop vite. Au bout des doigts. Dans sa gorge. Derrière ses yeux. Il est un cœur qui palpite. Il voudrait que ça s'arrête. Il voudrait que ça ne commence jamais.

Le coup de feu retentit. Les hurlements de la foule. Il ne sent plus son corps. L'énergie jaillit hors de lui. Son souffle se bloque.

Il ne respire plus.

*« Et oui Jean-Michel, nous venons d'assister à une course historique ! 9"57 ! C'est le nouveau record du monde du 100m ! Une vitesse ahurissante et une course parfaitement maîtrisée pour Zacchary Samba, le jeune prodige Sud-Africain que tout le monde attendait. On peut dire qu'il ne nous a pas déçu ! Quel bel athlète et quelle belle victoire !*

*— 9"57 ! C'est un sacré exploit Patrick ! Saviez-vous qu'à ce niveau de vitesse, les sprinters restaient en apnée durant toute la course ?*

*— Oui ! C'est incroyable ! En tout cas, quel sang-froid ! Il est resté imperturbable sous la pression. On se demande bien à quoi pensent ces athlètes hors du commun pendant les quelques secondes qui précèdent une course aussi cruciale Jean-Michel !*

*— Oh ! À mon avis Patrick ils ne pensent à rien, ils n'en ont pas le temps !*

*— Et vous avez sans doute raison mon cher Jean-Michel ! »*